

Hommes. femmes. la construction de la différence

D'APRÈS L'OUVRAGE HOMMES. FEMMES. LA CONSTRUCTION DE LA DIFFÉRENCE, EDS DU POMMIER ET CITÉ DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE, 2005

Théorie anthropologique de l'évolution par Françoise Héritier

Plutôt qu'une théorie, j'expose ici un scénario de la façon, intellectuelle et sociale, par laquelle s'est mise en place l'inégalité entre les hommes et les femmes.

Hommes et femmes sont différents, d'une différence qui est apparue irréductible dès l'aube de l'humanité pensante — qui nomme et qui classe — et qui était directement perçue par les sens, qu'elle soit anatomique : les uns ont un pénis, les autres une vulve ; ou physiologique : la production d'humeurs corporelles. Visiblement autres. Ces différences irréductibles simples nous servent à penser parce que, pour Homosapiens, qui réfléchit sur cette situation, elles sont à l'origine d'un système de classification tout aussi primordial et irréductible, en ce qu'il oppose radicalement le même au différent, la même à la différence. Nos catégories binaires qui opposent des notions, quantités, valeurs elles aussi apparemment absolues puisque ce qui est chaud n'est pas froid et que l'unique ne peut être multiple, découlent de cette expérience fondamentale. Dans le monde entier, les systèmes conceptuels et les systèmes langagiers sont fondés sur ces oppositions binaires, qui opposent des caractères concrets ou abstraits et qui sont marquées toujours du sceau du masculin ou du féminin.

Prenons des catégories courantes dans notre propre langue. Le cite, pour chaque binôme, en premier ce qui, dans notre système conceptuel, caractérise le genre masculin, et en second le féminin. Une compréhension commune, rapide et immédiate, confirme cette répartition : chaud ! froid, lourd/léger, dur/mou, actif/ passif, rapide/lent, fort/faible, courageux/peureux, sérieux/frivole, mobile/immobile, etc. ou, pour des catégories plus abstraites : abstrait/concret, théorique/ empirique, rationnel/irrationnel, transcendant/immanent ou même culturel nature. . .

Un système conceptuel universel

Cet arsenal catégoriel universel, marqué du sceau du masculin et du féminin est, de plus, hiérarchisé en ce que les valeurs portées par le pôle masculin sont considérées comme supérieures à celles portées par l'autre pôle. Cela s'observe dans tous les systèmes conceptuels des différentes sociétés et sans que cela soit fonction d'un contenu supposé constant de la définition propre à chacun des termes du binôme. On peut s'apercevoir que l'affectation de certains binômes au pôle masculin ou au pôle féminin varie selon les sociétés. Mais alors la polarité du supérieur et de l'inférieur change de façon concomitante. Prenons actif et passif : en Europe, l'actif est masculin et le passif est féminin, l'actif étant valorisé ; dans d'autres sociétés, en Inde ou en Chine par exemple, le passif est masculin et l'actif est féminin. Et c'est alors le passif qui est valorisé. La valorisation ne dépend pas d'une définition « objective » des choses, mais de leur connotation sexuelle. Pourquoi donc la hiérarchie s'est-elle mise au cœur de ce système binaire de représentation et pourquoi observe-t-on cette domination conceptuelle du masculin ? Il faut faire appel, pour le comprendre, à un second butoir de la pensée, le premier butoir étant la confrontation de la pensée au fait que toutes les espèces animales, homme y compris, sont coupées en deux groupes par la même constante de la différence sexuée. Ce deuxième butoir de la pensée consiste en une question à laquelle il fallait fournir une réponse : d'où vient aux femmes un apanage exorbitant et non fondé, à savoir qu'elles reproduisent leur même (des filles), mais aussi qu'elles produisent des corps différents d'elles-mêmes, des garçons ? Alors que les hommes ne peuvent se reproduire

dans leur mêmeté, les femmes ont la capacité incompréhensible de produire des corps différents d'elles-mêmes. C'est, pour l'être humain, un sujet de réflexion qui demande explication et interprétation ; avant la découverte des gamètes (ovules et spermatozoïdes) et de leur rôle réciproque à la fin du XVIII^e siècle, des théories savantes ont expliqué ce mystère en recourant à divers modèles, mais bien avant leur apparition et sur un autre plan, dans de nombreuses sociétés, des mythes expliquèrent à leur manière cette anomalie.

Une incompréhensible faculté féminine

Cette incompréhensible faculté féminine est à l'origine d'un renversement conceptuel majeur qui va donner aux hommes le rôle décisif dans la procréation ; car si seules les femmes sont fécondes et si une autre observation a permis, dès les origines, de constater qu'il ne peut y avoir de grossesse sans rapport sexuel préalable, il s'ensuit que les hommes sont l'élément essentiel qui préside à l'existence même et, parfois, à la détermination du sexe de l'enfant. Si les femmes enfantent du différent, c'est que ce différent a été placé en elles, car elles ne peuvent le faire d'une puissance intime qu'elles n'ont pas. Selon les systèmes locaux de représentation, soit des homuncules existent dans le corps féminin dès sa naissance, placés par les ancêtres ou par la divinité, mais qui ont besoin pour se développer d'être arrosés par la substance spermatique après que le corps a été ouvert par un homme, soit ce sont plus radicalement les hommes qui mettent directement les enfants dans le corps des femmes, qu'ils les y mettent tous ou seulement les mâles. Le rôle procréatif des femmes est ainsi réduit, dans certains systèmes de représentation, à un simple lieu de passage ou à une matière modelable par l'homme pour que la forme humaine soit reconnaissable chez l'enfant. Il en est ainsi du parfait système aristotélicien, que l'on retrouve pratiquement dans les mêmes termes et suivant rigoureusement le même raisonnement dans de nombreuses sociétés très éloignées de la Grèce antique. Il place dans la chaleur de l'homme, qui ne perd pas son sang, une capacité de coction (opération qui transforme le sang porteur de vie en sperme) dont les femmes sont dépourvues, par défaut du degré de chaleur nécessaire. Quand elles y parviennent, c'est une coction inférieure en qualité qui leur permet de faire du lait, ersatz du sperme. Le sperme est le support éthéré de la vie, de la chaleur qui accompagne la vie, de la forme et de l'esprit. La femme, dit Aristote, fournit une matière qui proliférerait de manière anarchique et monstrueuse si elle n'était pas dominée, contrôlée et agencée par le pneuma masculin contenu dans la semence. L'homme possède trois puissances : une puissance générique en tant qu'homme, une puissance individuelle en tant que cet homme-là, et une puissance en actes qui tient compte des moments de la vie, des moments de la journée, de l'alimentation, des détails pertinents dans une vie humaine. Si ces trois puissances sont suffisamment fortes et bien dirigées au même moment, on obtient le produit idéal : l'enfant mâle, qui ressemble à son père. Il peut arriver que certaines puissances défaillent. Si la puissance générique fait défaut, l'enfant sera une fille, mais elle pourra ressembler à son père si la puissance individuelle était suffisamment dominante. Aristote établit ainsi une théorie qui explique, en mettant en œuvre ces différentes puissances, pourquoi il naît des garçons et des filles et pourquoi s'observent des ressemblances. Pour Aristote, de manière tout à fait explicite, la naissance d'une fille est la toute première monstruosité, en tant que prolifération anarchique de la matière féminine, les autres monstruosité étant les naissances multiples, puis les naissances d'enfants où la forme humaine n'est pas parfaite, et enfin les naissances où se reconnaît une forme animale dans le produit. Ce qui veut dire que, livrée à elle-même, quand elle n'est pas dominée par le pneuma masculin, la matière féminine poussée à ses limites aboutit à la naissance de produits monstrueux où la forme humaine pourrait ne pas se reconnaître.

Le modèle aristotélicien informe encore les modes contemporains de pensée, qu'ils soient savants (telle encyclopédie parle de l'inertie de la matière de l'ovule, inactif lors de la fécondation, alors que l'élément essentiel est la division et la recombinaison des chromosomes paternels et maternels) ou populaires (on explique aux enfants qu'ils proviennent d'une petite « graine » placée par le père dans le ventre maternel). Mais ce qu'il importe de noter, c'est la constance de l'obligation de donner du sens à ce qui, autrement, en serait dépourvu, constance qui fut la même pour toute l'humanité'.

Un bien nécessaire et approprié

À cause de cette capacité, les femmes ont été tenues pour le bien le plus nécessaire à la survie des groupes, car, sans reproductrices, il n'y a plus d'avenir. Mais compte tenu du temps nécessaire à la fabrication in utero, au nourrissage au sein (qui est encore de deux à trois ans dans des sociétés traditionnelles), du temps nécessaire à l'apprentissage à l'autonomie physique de l'enfant, deux conclusions se sont également imposées : il fallait non seulement que les mâles fécondateurs s'approprient les femmes pour ne pas voir le fruit convoité (un semblable, un fils) leur échapper au profit d'un autre, mais il fallait, de plus, confiner les femmes dans cette tâche. Puisqu'elles font les enfants des deux sexes, elles doivent essentiellement servir à cela, être maintenues dans cette tâche et ses entours nourriciers. Au XVII^e siècle, la philosophe Gabrielle Suchon avait bien vu quels étaient les trois grands manques dont souffrait partout le sexe féminin : la privation de liberté pour ce qui concerne son destin, la privation de l'accès au savoir qui émancipé et permet la critique, et la privation de l'accès aux fonctions d'autorité, trois choses qu'elle disait pourtant « belles et nécessaires ». Ce sont en effet des mesures absolument nécessaires au confinement des femmes dans la fonction maternelle et, parallèlement, dans la fonction sexuelle.

Aux fondements de la société, les anthropologues, à la suite de Edward B. Tylor et de Claude Lévi-Strauss, placent un ensemble de traits qui supposent tous, dès l'origine, la mainmise des hommes sur les femmes de leur groupe et sur les épouses qu'ils vont en obtenir en les échangeant contre les sœurs et les filles d'autres hommes appartenant à d'autres groupes. Ce sont : la prohibition de l'inceste qui est partout présente comme le fait d'hommes qui interdisent l'accès sexuel à leurs filles et à leurs sœurs pour pouvoir les échanger contre les filles et les sœurs d'autres hommes appartenant à d'autres groupes ; l'exogamie qui en découle, est-à-dire le mariage à l'extérieur de son groupe d'origine ; et les deux institutions que sont le mariage, c'est-à-dire un lien qui unit deux familles, et la répartition sexuelle des tâches, qui rend dépendants l'un de l'autre deux individus dans le mariage.

Questions de valeur

Ajoutons donc à ces éléments, qui supposent déjà un droit des hommes sur leurs filles et sœurs, une valence différentielle des sexes, qui se traduit par une plus grande valeur accordée socialement à ce qui est censé caractériser le genre masculin et, parallèlement, par un escamotage de la valeur de ce qui est censé caractériser le genre féminin et même par son dénigrement systématique. Ainsi, une plus grande valeur est accordée aux tâches décréées masculines. On s'accorde à penser qu'au paléolithique les hommes chassaient et les femmes pratiquaient le ramassage et la collecte. On s'accorde également à penser que les femmes n'ont pas chassé, dès les origines des temps, pour des raisons symboliques. La pensée, en effet, établit des correspondances de sympathie, l'idée de passage dans les deux sens entre le monde et le corps. Que les femmes qui perdent naturellement leur sang en fassent couler risque d'entraîner chez elles, par sympathie, des hémorragies permanentes, donc la stérilité.

Nous, modernes occidentaux, connaissons aussi ce type de discours. On pensait en France qu'une femme qui a ses règles ne peut pas réussir, c'est-à-dire faire prendre, une liaison culinaire. C'est également en raison de la sympathie postulée entre le corps et le cosmos : une femme mariée qui a ses règles n'a pas « pris » en quelque sorte, la conception étant vue comme une « prise » de substances ; si elle « coule », par sympathie, les liaisons culinaires qu'elle entreprend couleront de la même manière.

Même si c'est pour des raisons symboliques que les femmes ne chassaient pas, la valorisation ultérieure donnée à la chasse, y compris par les préhistoriens eux-mêmes, est simplement due au fait que la chasse est masculine. La chasse n'est pas valorisée en soi, comme la collecte ou le ramassage ne sont pas dévalorisés en soi. Sur le plan de la rentabilité, par ailleurs, on a pu montrer, par l'observation fine des Vingt-cinq ou trente groupes de chasseurs-collecteurs qui existent encore dans le monde, que les femmes fournissent au quotidien plus des deux tiers de la nourriture de leur groupe. Elles parcourent également de très grandes distances, analogues à celles que

parcourent les hommes sur les terrains de chasse. Cependant, la collecte n'est pas valorisée dans ces sociétés, alors que la chasse l'est.

La valeur donnée à des opérations effectuées et à ce qu'elles rapportent au groupe ne tient pas à la valeur en soi de ces opérations et de leur bénéfice, mais à celle qui est accordée à celui ou celle qui les exerce. Les femmes, objets d'échange à cause de leur fécondité, ne sont plus les sujets de leur propre sort et de leur propre histoire, et leur éviction des tâches que l'ordre social pose comme nobles se double pour se justifier d'un corps de jugements de valeur fondé sur le dénigrement, qui opère encore de nos jours, y compris dans les sociétés occidentales, où la répartition sexuelle des tâches joue toujours le même rôle d'indexateur de valeur.

— —

D'APRÈS L'OUVRAGE HOMMES. FEMMES. LA CONSTRUCTION DE LA DIFFÉRENCE, EDS DU POMMIER ET CITÉ DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE, 2005

Construction d'un autre modèle du rapport des sexes. Peut-on le fonder sur l'absence de hiérarchie ? par Françoise Héritier

Dans le premier chapitre, j'ai brossé le scénario de la mise en place, dès l'origine de notre espèce, d'un modèle de représentation du rapport des sexes, dont je prétends qu'il n'a eu aucun concurrent dans l'histoire de l'humanité, et qu'il est toujours de mise et aisément reconnaissable dans les sociétés humaines, y compris dans celles, occidentales et développées, où la marche des femmes vers l'égalité est la plus spectaculairement engagée. J'appelle cette construction idéologique, d'une redoutable efficacité, le " modèle archaïque dominant". Peut-on s'en défaire et comment ?

C'est un modèle simple (bien qu'il soit difficile d'en dénouer tous les fils), solidement agencé et aisément reproductible. Le dressage différentiel allant dans le sens de la hiérarchie a lieu dès la naissance, et on le repère tant dans les actes que dans les stéréotypes mentaux. On sait aussi avec quelle obstination une certaine science neurologique cherche toujours à légitimer la hiérarchie en la traquant désormais dans les arcanes cérébraux.

Le postulat de base du modèle archaïque dominant

Le postulat de base de ce modèle consiste à affirmer qu'il s'agit d'une différence naturelle qui présiderait à des destins tracés d'avance par des exigences purement organiques. La traduction des exigences symboliques (la nécessité de donner du sens au réel observé, telle qu'elle a été envisagée dans le premier chapitre) dans ce langage oppose un homme mû exclusivement par la pulsion sexuelle à une femme mue par la pulsion de maternité. Ces deux caractères entraîneraient de façon tout aussi naturellement fondée des visions différentes du temps propulsée vers l'avenir et créatrice pour l'homme, circulaire et refermée sur le contenu de son utérus pour la femme. Dans la même foulée, inquiétude et créativité masculines tiennent à la présence chez l'homme d'une angoisse de mort dont la femme, donneuse de vie et satisfaite de sa progéniture, serait dépourvue. J'utilise ici volontairement le singulier (l'homme, la femme), porteur de cette essence naturalisée que le modèle archaïque véhicule et que l'on retrouve toujours de façon plus ou moins insidieuse dans les jugements, comportements et actes individuels et collectifs repérables dans le monde contemporain. C'est la prégnance de cette vision naturaliste qui explique la recherche, dans le corps et le fonctionnement cérébral, d'un soubassement qui légitimerait la suprématie d'un genre sur l'autre.

Les conditions d'observation ne sont plus les mêmes

Il est difficile de changer le modèle, mais cela n'est pas impossible. Une raison objective permet de le postuler : cette construction mentale s'est construite en fonction des connaissances et des moyens d'observation des humains des origines. Ces conditions ont changé depuis peu — quelques siècles. Nous ne dépendons plus des données immédiates des sens. Nous avons accès, par le microscope, à l'intime des corps. Depuis la fin du XVIIIe siècle, nous connaissons l'existence des gamètes et, depuis le XXe siècle, le double apport chromosomique ; nous savons donc que l'enfant n'est ni le fait exclusif du père, ni le don d'une puissance surnaturelle. Cependant, le savoir rationnel et scientifique n'entraîne pas automatiquement à lui seul un retournement complet du regard, même s'il devient difficile de s'abriter derrière l'argument de l'existence de faits de nature telle que la hiérarchie y serait spontanément incluse.

Sur ce fond qu'est le changement des conditions d'appréhension du réel, nécessaire mais non suffisant, doivent se greffer la prise de conscience, individuelle et collective, des luttes au quotidien, des actes de combat politique, et une vigilance éducative qui est peut-être la condition la plus difficile à tenir.

Le rôle des acquis institutionnels et de la loi

Quelques-unes de ces actions essentielles ont vu le jour dans le monde occidental surtout, dans la deuxième moitié du xx^e siècle principalement : conquête par les femmes des espaces du savoir, si non encore de tous les espaces professionnels, à égalité avec les hommes, droit de disposer librement de son corps, reconnaissance de la parité politique, même si elle n'est pas vraiment entrée dans les faits, égalité salariale récemment admise par la loi en France, rejet également institutionnel de toute discrimination fondée sur le sexe, etc. L'institutionnalisation — la loi — signe une évolution certaine des esprits. Elle non plus ne suffit pas cependant pour faire basculer d'un coup le modèle archaïque dominant, mais elle a pour fonction de resserrer les perspectives et de définir les limites du tolérable et de l'intolérable. L'existence de la loi comme balise de l'évolution d'une société a néanmoins des effets ambigus qu'il faut connaître : ceux de faire croire que les choses sont acquises et qu'il n'y a plus à lutter pour conquérir de nouveaux domaines. Illusion qui est une grave erreur également, car, d'une part, les lois sont révocables si l'on n'y prend garde et, d'autre part, les bastions mentaux qui sont les plus redoutables ne sont toujours pas éradiqués.

Le droit à la contraception

Dans les acquis institutionnels, il faut insister sur l'importance à accorder au droit à la contraception. Il me semble que celle-ci est un levier qui intervient (si les hypothèses présentées dans le premier chapitre sont pertinentes) au point même qui a justifié, dans l'établissement du modèle archaïque dominant, la mise en dépendance des femmes : à savoir leur capacité à faire aussi les fils des hommes en plus de leurs propres filles. C'est leur fécondité qui les a confinées dans la sphère sexuelle, maternelle et domestique. En rendant aux femmes la liberté sur ce point précis, on leur confère le statut de personnes à part entière, qui consiste à décider librement de son destin. Nous savons bien sûr que la liberté absolue n'existe pas ; du moins savons-nous aussi que la privation de liberté existe et ce qu'elle implique. En donnant aux femmes la liberté de décision et de choix par la contraception, on légalisé la mise en oeuvre d'autres droits en amont ou en aval de celui-ci : choisir leur conjoint ou refuser un choix qui ne leur convient pas, choisir le nombre de leurs enfants avec le partenaire de leur choix, avoir accès au divorce et ne pas être l'objet de répudiation, ne pas être abandonnées sans ressources, ne pas être mariées avant l'âge requis... Ces droits qui, en Occident, nous paraissent désormais constituer le minimum requis, vont ensemble et c'est pour cette raison même qu'ils restent de l'ordre de l'impensable dans de nombreuses parties du monde. Parce qu'ils attentent au cœur même du modèle archaïque dominant.

Les grands points de résistance

Ce modèle a pourtant encore bien des ressources et offre de nombreux points de résistance. Le premier est la référence à une pulsion sexuelle masculine si fondamentalement irrépressible qu'il est légitime que des corps soient mis à sa disposition pour la satisfaire. La nécessité postulée de

cette pulsion à s'assouvir est considérée comme libre de se déployer dans la seule limite des lois qui encadrent la protection de la vie, des biens et des mineurs dépendants. Ce qui implique que soit reconnue comme nécessaire l'existence du champ social de la prostitution, envisagée de ce fait comme un contrat entre adultes consentants (ce qu'elle n'est pas), avec cependant tout le cortège des jugements de valeur négatifs qui s'appliquent non aux demandeurs, mais aux corps prostitués.

Inversement, dans ce modèle, les femmes sont perçues simultanément comme porteuses des appétits les plus débridés, qu'il convient de réprimer, et aussi d'une pulsion maternelle fondamentalement égoïste et découplée des nécessités du monde extérieur. Ce double aspect (version sexuelle, version maternelle) montre à l'évidence qu'il s'agit d'une construction idéologique, que le montage couplé transforme en un moteur de représentation dangereusement efficace. C'est sur la base de cet « instinct » égoïste qui les pousserait à privilégier la maternité au détriment des intérêts de l'entreprise que s'opèrent au grand jour les discriminations professionnelles au recrutement ou à l'avancement dont souffrent les femmes, y compris les femmes célibataires et sans enfants, et qui ne touchent pas les hommes, qu'ils soient pères de famille ou célibataires.

Ces deux aspects principaux du modèle archaïque dominant sont toujours présents dans les esprits. Il reste donc beaucoup à faire, notamment pour changer globalement le regard politique porté sur cette question.

Quel traitement politique de l'asymétrie biologique ?

Qu'est-ce à dire ? Au lieu de considérer l'asymétrie biologique, qui fait que les corps féminins enfantent garçons et filles, comme un marquage naturel qui justifie l'asservissement des femmes à cette fonction, la pénalisation dans leur vie (les CDD à temps partiel, mal rémunérés, aux horaires impossibles, sont l'apanage en France par exemple des femmes seules et chargées d'enfants), il conviendrait de placer cette asymétrie biologique au cœur d'un système politique et social visant à l'égalité des sexes dans la répartition des tâches et des « récompenses ».

Pour émerger, ce changement de regard politique exige de sortir la question du rapport des sexes de la sphère où elle a été confinée : le domestique, l'anecdotique. On y vient lentement grâce à la prise en considération des effets sociaux de la violence dite « domestique ». Des rapports de plus en plus nombreux en font état : une femme meurt tous les trois jours en France de violences conjugales, six femmes par jour au Pakistan. Un grand pas vient d'être franchi en Espagne dans la reconnaissance et la pénalisation de cette violence qui fait plus de morts que le terrorisme de FETA. Dans un cas, il s'agissait jusqu'alors d'un problème politique suscitant la vigilance de l'État, dans l'autre d'une situation psychologique et domestique déplorable, mais dont la résolution n'incombait pas au politique. Le changement de regard vient d'avoir lieu.

La violence affichée des rapports de sexe n'est pas le seul lieu où agir. La révolution de ce regard doit passer, avons-nous dit, par une reconnaissance, positive et non négative pour les femmes, de l'asymétrie biologique des sexes. Pour cela, outre des mesures nécessaires pour sortir les femmes du ghetto socioprofessionnel qui leur est le plus souvent imposé, il conviendrait de donner une valeur réellement positive aux activités domestiques et d'élevage des enfants. Si elles sont censées n'en pas avoir, c'est qu'elles sont considérées comme féminines d'une part, et non lucratives d'autre part, deux points rédhibitoires dans un système de représentation qui valorise les activités masculines extérieures parce que lucratives. Comment rendre de la valeur à celles qui sont considérées comme n'en ayant pas ? Des pistes économiques peuvent être avancées : l'imposition séparée dans le ménage, la réversion des pensions allant dans les deux sens et, surtout, l'instauration de congés de paternité de longue durée (un an au minimum avec prise en charge effective de la vie familiale), analogues aux congés de maternité, qui seraient accompagnés de garanties dans l'emploi et compteraient double éventuellement dans l'acquisition des droits à la retraite. De pareilles mesures, qui auraient l'avantage de donner de la valeur au travail domestique caché aux yeux de tous, hommes et femmes, et d'en accorder davantage au travail professionnel des femmes, iraient nécessairement dans le sens de l'égalité.

Les plaisirs de l'égalité

Un nouveau modèle doit faire prendre conscience, par l'éducation donnée à tous les acteurs, de l'iniquité de l'atteinte portée aux droits symétriques de l'humain féminin que nous constatons. Mais cela ne suffira pas si ce nouveau modèle ne comporte pas, pour le genre masculin, une rétribution analogue à celle que la contraception institutionnalisée apporte au genre féminin. Quelle rétribution ? Ce peut être la libération de l'obligation de paraître, le fait de placer dans d'autres registres que le registre sexuel par domination et contrainte l'accomplissement de soi et la considération intime que l'on en attend, la certitude de plaisirs librement consentis auprès de compagnes elles aussi désinhibées. Rien ne doit être impossible ou interdit entre partenaires adultes avertis et consentants. L'un de ces plaisirs sera sans doute celui de vivre à égalité, de façon nouvelle, une sexualité libre, hors de l'opacité d'une relation payante ou d'un rapport brutal de domination.

Theodore Zeldin écrivait : « Chaque fois que dans un couple, l'un réussit à traiter l'autre en égal et à écouter attentivement ce que dit l'autre, il change le monde même si c'est de façon infime. Il peut savourer personnellement et immédiatement le résultat. L'égalité dans le respect a remplacé l'égalité économique en tant qu'objectif immédiat. » (Le Monde des livres, 24 janvier 2003.)

Cette prise de conscience du plaisir à parler d'égal à égal entre les sexes, dans une véritable compréhension intellectuelle et affective, est un des gains à attendre, pour les hommes aussi, du renversement du modèle archaïque dominant. Mais il faut avoir constamment présente à l'esprit la difficulté de l'entreprise, ne serait-ce que parce qu'elle demande à une moitié de l'humanité de se défaire de privilèges millénaires pour accéder à des bonheurs dans l'égalité dont nul ne lui a jamais fait envisager la simple possibilité, philosophes compris, ni tracé la charge rétributive éventuelle. Parvenir à l'égalité ne suppose pas de le faire par une victoire à l'arraché dans une « guerre » menée contre le genre masculin qui ne peut alors que se défendre, ou par des sanctions incompréhensibles au regard du schème dominant, mais par la coopération et l'alliance, changement de perspective qui suppose, on s'en doute, d'avoir déjà atteint, grâce à de multiples actions individuelles, le premier état de la révolution. À cette égalité dans le respect, porteuse de nouveaux plaisirs, on pourra ajouter la découverte des charmes de la séduction progressive et constante au sein du couple, dans l'apprentissage d'un « vivre en commun » sorti de la routine quotidienne du rapport inégal. Il faut entendre par « séduction » un effort constant pour aller vers l'autre, le comprendre et l'amener à soi. C'est un modèle fort éloigné de celui qui est bâti sur le doublet autorité/obéissance, ou de celui qui se construit progressivement au sein du couple sur des habitudes dépourvues de discours. La séduction nécessite un effort permanent. Ainsi, ce ne sont pas seulement l'action politique ni la raison objective qui sortiront l'humanité de la vision hiérarchique du rapport des sexes dans laquelle elle est plongée et qui est si confortable pour une moitié au moins de l'humanité. C'est l'action sur nous-mêmes, et ce n'est pas là le moins difficile. On se permettra de penser que cette action, parce qu'elle est intellectuellement pensable et émotionnellement concevable, deviendra en pratique faisable.

D'APRÈS L'OUVRAGE HOMMES. FEMMES. LA CONSTRUCTION DE LA DIFFÉRENCE, EDS DU POMMIER ET CITÉ DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE, 2005

Le cerveau a-t-il un sexe ? par Catherine Vidal

j

Le cerveau a-t-il un sexe ? Il n'existe pas de réponse simple à cette question, parce que le cerveau n'est pas un organe comme les autres : il est le siège de la pensée.

Le cerveau a-t-il un sexe ?

Il n'existe pas de réponse simple à cette question, parce que le cerveau n'est pas un organe comme les autres : il est le siège de la pensée. On entend souvent dire que les femmes sont « na-

turellement » bavardes et incapables de lire une carte routière, alors que les hommes seraient davantage doués pour les mathématiques et la compétition. Comment expliquer ces différences ? Existe-t-il dans le cerveau des structures propres à chaque sexe ? Ces questions concernent le fondement même de notre humanité : qu'est-ce qui nous fait homme ou femme ? quelle est la part de la nature et celle de la culture dans les comportements ? Il s'agit là d'un débat fondamental, où science et idéologie sont intimement liées. Les discours sur ce sujet ne sont jamais neutres.

Volume du cerveau, sexe et intelligence

Au XIX^e siècle, les neurologues étaient passionnés par la question des relations entre l'intelligence et le volume du cerveau. Tout comme ils étaient convaincus que le cerveau des Blancs était plus gros que celui des Noirs, il était évident pour eux que le cerveau des hommes était forcément plus gros que celui des femmes. Le célèbre anatomiste Paul Broca a largement contribué à défendre cette thèse. En mesurant des crânes et des cerveaux à l'autopsie, il calcula une différence de 181 g entre le poids moyen du cerveau des hommes (1325 g) et celui des femmes (1 144 g). On savait déjà, à cette époque, que le volume du cerveau varie en fonction de la taille du corps ; les femmes étant manifestement plus menues que les hommes, cette différence aurait dû sembler logique. Broca n'hésita pourtant pas à déduire de ce résultat que la petitesse du cerveau de la femme était révélatrice de son infériorité intellectuelle ! Nous savons aujourd'hui que cette question de la taille du cerveau n'est pas pertinente, puisqu'il n'existe aucun rapport entre le poids, du cerveau et les aptitudes intellectuelles. On cite souvent l'exemple du cerveau d'Anatole France qui pesait un kilo tandis que celui du poète russe Tourgueniev en pesait deux. Quand à celui d'Einstein, il était de 10% inférieur à la moyenne, que l'on estime aujourd'hui à 1350 g. Il est clair que, en matière de cerveau, c'est bien la qualité des connexions entre neurones qui compte et non pas la quantité de ces derniers !

Le cerveau gauche et le cerveau droit

Dans les années 1970, des neurologues américains lancèrent la théorie des deux cerveaux : l'hémisphère gauche serait spécialisé dans le langage et le raisonnement analytique, tandis que l'hémisphère droit serait impliqué dans la représentation de l'espace et les émotions. À partir de cette hypothèse, le pas a été vite franchi pour attribuer les différences psychologiques entre hommes et femmes à ces différences entre hémisphères cérébraux. À l'heure actuelle, cette théorie est considérée comme désuète, car beaucoup trop simpliste face à ce que nous révèlent les nouvelles techniques d'imagerie cérébrale, comme l'IRM, qui permettent de visualiser le cerveau vivant en train de fonctionner. On constate ainsi que les deux hémisphères sont en communication permanente, qu'ils ne fonctionnent jamais l'un sans l'autre. De plus, une fonction n'est jamais assurée par une seule région cérébrale, mais par un ensemble de zones reliées entre elles en réseau. Ainsi, par exemple, le langage mobilise non seulement l'aire de Broca, située dans l'hémisphère gauche, mais une dizaine d'autres aires cérébrales qui se répartissent à la fois à gauche et à droite. Déclarer que les femmes sont douées pour le langage parce que leur hémisphère gauche est plus performant, tandis que l'aptitude des hommes à se repérer dans l'espace serait due à un hémisphère droit dominant constitue une simplification abusive.

A chacun son cerveau

Si l'on fait le bilan des travaux d'imagerie cérébrale réalisés durant ces dix dernières années, on constate que, sur plus d'un millier d'études, quelques dizaines seulement ont montré des différences entre les sexes. Cela s'explique principalement par l'importance de la variabilité individuelle dans le fonctionnement du cerveau. À performances cognitives égales, chaque sujet développera sa propre stratégie et donc sa propre façon d'activer ses circuits de neurones. La variabilité entre les individus d'un même sexe est telle qu'elle l'emporte le plus souvent sur la variabilité entre les sexes.

D'où vient cette variabilité ?

Le petit d'homme vient au monde avec un cerveau largement inachevé : il possède un bon stock de neurones — cent milliards ! — mais les voies nerveuses par lesquelles ils se connectent entre eux sont encore peu nombreuses : on estime que 10% seulement de ces connexions, appelées « synapses », sont présentes à la naissance, les 90% restantes devant se mettre en place progressivement tout au long de la vie. Ainsi, au cours de son développement, le cerveau intègre les influences de l'environnement, de la famille, de la société, de la culture. Même si gènes et hormones orientent le développement embryonnaire, influencent l'évolution des organes, y compris du cerveau, les circuits neuronaux sont essentiellement construits au gré de notre histoire personnelle. Hommes et femmes peuvent certes montrer des spécificités de fonctionnement cérébral, mais au même titre que les différences que l'on peut trouver entre les cerveaux d'un avocat et d'un rugbyman ou entre ceux d'une violoniste et d'une championne de natation.

Ainsi, le fait de constater des différences de fonctionnement cérébral entre les sexes ne signifie pas qu'elles soient inscrites dans le cerveau depuis la naissance et qu'elles y resteront. L'imagerie cérébrale en donne l'illustration frappante : l'apprentissage d'une langue, la pratique de la musique ou l'entraînement physique modifient la structure et le fonctionnement des circuits du cerveau. Chez le jeune, mais aussi chez l'adulte, le cerveau est en permanente évolution, en fonction de l'apprentissage et de l'expérience vécus.

Orientation dans l'espace et langage

De même, les différences d'aptitudes entre hommes et femmes ne sont pas forcément immuables. Les tests neuropsychologiques montrent que les femmes réussissent souvent mieux les exercices de langage, alors que les hommes ont une meilleure orientation spatiale. De nombreux arguments laissent penser que l'expérience contribue largement à forger ces différences. Ainsi, elles ne sont détectables qu'à partir de l'adolescence et pas avant. D'autre part, les différences de scores sont beaucoup moins marquées chez les Américains noirs et asiatiques que blancs. On a aussi pu montrer qu'avec l'apprentissage les hommes et les femmes finissent par atteindre les mêmes performances.

La culture et l'éducation semblent donc jouer un rôle important. On remarquera que, dans nos sociétés occidentales, les petits garçons sont initiés très tôt à la pratique de jeux collectifs de plein air, comme le football, particulièrement favorables pour apprendre à se repérer dans l'espace et à s'y déplacer : ce type d'apprentissage précoce facilite la formation de circuits de neurones spécialisés dans l'orientation spatiale. En revanche, cette capacité est sans doute moins sollicitée chez les petites filles qui restent davantage à la maison, situation plus propice à utiliser le langage pour communiquer.

Étant donné les propriétés de « plasticité » du cerveau, il n'est guère étonnant de constater des différences de stratégies cérébrales entre les hommes et les femmes, puisqu'ils ne vivent pas les mêmes expériences dans Environnement social et culturel. Mais cela n'implique pas que ces différences soient présentes dans le cerveau depuis la naissance. Notre destin n'est pas inscrit dans nos neurones !

Cerveau et hormones

Les hormones jouent un rôle très important dans les fonctions de reproduction. Chez l'animal, elles contrôlent les comportements de rut et d'accouplement associés aux périodes d'ovulation de la femelle. Mais chez l'être humain, tout se complique ! Premier constat, le choix du partenaire n'a rien à voir avec les hormones : les homosexuels, par exemple, n'ont aucun problème hormonal ; les délinquants sexuels n'ont pas un taux de testostérone supérieur à la moyenne.

Quant au rôle des hormones sexuelles sur les humeurs, la nervosité, la dépression, il faut distinguer deux types de situations. Dans des cas de bouleversements physiologiques majeurs comme

la grossesse ou la ménopause, on peut constater des fluctuations de l'humeur. Mais dans des conditions physiologiques normales, il est impossible de démêler le rôle éventuel des hormones par rapport aux mille autres facteurs environnementaux susceptibles d'affecter nos états d'âme.

Préhistoire. cerveau et organisation sociale

Pour les sociobiologistes, les différences d'aptitudes entre les sexes seraient inscrites dans le cerveau depuis les temps préhistoriques. L'homme chasseur aurait développé le sens de l'orientation, contrairement à la femme qui serait restée dans la caverne et se serait occupée des enfants. Cette vision reste spéculative, car aucun document — reste fossile, peinture rupestre, sépulture... — ne permet de dire quelles étaient l'organisation sociale et la répartition des tâches chez nos ancêtres. Les anthropologues qui étudient les sociétés traditionnelles montrent que la distribution des rôles entre hommes et femmes y est très variable selon les ethnies. Souvent, dans les petits groupes de populations, les conditions de vie précaires font que la contribution de tous est indispensable à la survie. D'ailleurs, si les contraintes biologiques jouaient un rôle majeur dans les comportements des hommes et des femmes, on devrait s'attendre à observer des invariants, ce qui n'est manifestement pas le cas : que l'on se place à l'échelle individuelle ou à celle de la société, il n'apparaît pas de loi universelle qui guide nos conduites. La règle générale est celle de la diversité culturelle, rendue possible par les formidables propriétés de plasticité du cerveau humain.

Science et société

À la lumière des connaissances actuelles en neurosciences, on serait tenté de croire que les vieux préjugés sur les différences biologiques entre les hommes et les femmes ont été balayés. Pourtant, les visions déterministes qui considèrent nos aptitudes intellectuelles et nos comportements comme " programmés " dans le cerveau perdurent. Ces discours seraient sans importance s'ils n'étaient amplifiés et lus par un large public qui, finalement, se trouve berné. Les conséquences de ce constat sur la vie sociale ne sont pas anodines : si nos capacités mentales et nos talents sont inscrits dans la nature biologique de chacun, pourquoi pousser les filles à faire des sciences et les garçons à apprendre des langues ? à quoi bon le soutien scolaire et la mixité ? Si l'on donne une explication « naturelle » aux différences sociales et professionnelles entre les hommes et les femmes, tout programme social pour l'égalité des chances devient inutile. Le Xix^e siècle était celui des mesures physiques du crâne ou du cerveau, utilisées pour expliquer la hiérarchie entre les sexes, les races et les classes sociales. Les critères actuels sont les tests cognitifs, l'imagerie cérébrale et les gènes. Et, en arrière-plan, se profile toujours le spectre de l'utilisation de la biologie comme justification des inégalités entre les sexes et entre les groupes humains.

Le devoir de vigilance des scientifiques et des citoyens face aux risques de détournement de la science est plus que jamais d'actualité.

D'APRÈS L'OUVRAGE HOMMES. FEMMES. LA CONSTRUCTION DE LA DIFFÉRENCE, EDS DU POMMIER ET CITÉ DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE, 2005

À quoi jouent les petits garçons et les petites filles ? Stéphanie Barbu et Gaïd Le Maner-Idrissi

vendredi 31 août 2018, par philzard

Qui observe de jeunes enfants dans une cour de récréation ou un jardin public constate bien vite que leurs jeux s'organisent au sein de groupes le plus souvent unisexués et autour d'activités différentes selon qu'il s'agit de filles ou de garçons. On peut alors se demander à partir de quel âge et comment se manifestent les conduites sexuées des enfants, notamment dans le choix des partenaires, du matériel et des activités de jeu. Pourquoi observe-t-on ces différences entre filles et garçons ? Quel est le rôle de l'entourage social ? Et quel est celui de l'enfant dans sa propre construction en tant que fille ou garçon ?

Manifestations des conduites sexuées

De nombreuses observations d'enfants âgés de un à six ans en situation de jeu libre, à la crèche ou à l'école maternelle, ont montré que la préférence pour des partenaires de jeu de même sexe apparaît vers la fin de la deuxième année chez les filles et vers la fin de la troisième année chez les garçons. Cette préférence devient de plus en plus marquée au cours de la période préscolaire, particulièrement chez les garçons à partir de cinq ans. Avec l'âge, les enfants passent de plus en plus de temps en groupes de jeu unisexués.

Si les enfants connaissent et valorisent leur propre sexe, ce qui les amène progressivement à rechercher des partenaires de jeu de même sexe, ces connaissances se trouvent renforcées par leurs expériences sociales avec leurs pairs. Avec un partenaire de même sexe, les interactions sociales sont plus fréquentes, les propositions, les échanges obtiennent plus de réponses et le jeu est plus coopératif. À l'inverse, jouer avec des partenaires du sexe opposé entraîne des relations plus passives, davantage de compromis dans les choix d'objets et plus de conflits.

Les groupes de jeu unisexes s'avèrent donc plus stimulants pour les jeunes enfants, ce qui les conduit à privilégier ce contexte. Un tel niveau de coordination sociale semble notamment être favorisé par une plus grande compatibilité comportementale entre enfants de même sexe, compatibilité qui faciliterait les échanges entre jeunes enfants dont les habiletés sociales sont encore peu élaborées. En effet, dès la fin de la deuxième année, les filles et les garçons manifestent des préférences nettes pour des jouets appropriés à leur sexe et présentent des conduites sociales différentes avec leurs pairs. Ces tendances s'affirment considérablement au cours de la troisième année. Ainsi, la préférence des enfants pour des enfants de même sexe est largement orientée par la recherche active de partenaires dont les activités de jeu et les conduites sociales sont similaires aux leurs, ce qui permet l'engagement dans des interactions plus soutenues et attrayantes.

Le développement de la ségrégation sexuelle contribue ainsi à la mise en place de contextes de socialisation différents pour les filles et les garçons, qui ont un impact important sur la construction de leurs compétences sociales et l'élaboration des rôles sexués. Plus les enfants passent de temps avec des partenaires de même sexe, plus leurs comportements sont différenciés. Ainsi, au cours de la période préscolaire, les filles manifestent entre elles davantage de conduites sociales positives que les garçons ; elles privilégient les interactions à deux et sont plus souvent qu'eux observées dans des activités de jeu associatives et structurées, notamment grâce à l'élaboration de règles et au langage, auquel elles ont plus fréquemment recours. Au contraire, les agressions physiques, qui sont cependant rares, sont plus fréquemment observées entre garçons ; ils sont plus souvent engagés dans des activités de jeu solitaires ou parallèles ; ils privilégient les interactions en larges groupes et sont aussi davantage concernés par la compétition et la dominance.

Si ces différences comportementales ont bel et bien été mises en évidence par de nombreuses recherches chez le jeune enfant, nous sommes dans un domaine où il est particulièrement important d'apporter des nuances. La compétition et la dominance apparaissent aussi dans les groupes de filles, tout comme la coopération se manifeste entre garçons, mais les enjeux et les stratégies déployées sont différents. Par exemple, les garçons manifestent plus d'agressions physiques, tandis que les agressions verbales sont plus fréquentes entre filles. Il faut en outre toujours garder présent à l'esprit le fait que l'on considère un comportement moyen dans une population donnée, alors que la variabilité au sein d'un même sexe est bien souvent plus grande que la variabilité entre les deux sexes. Il faut également souligner qu'à tout âge les individus adhèrent à des degrés divers aux rôles sexués, c'est-à-dire aux attributs, attitudes et activités qui sont jugés, dans une culture donnée, comme étant appropriés à l'un ou l'autre sexe.

Rôle de l'entourage social

La compréhension de ces différences sexuées précoces est l'un des thèmes qui ont suscité le plus de travaux dans le domaine de la construction de l'identité sexuée. Il ressort de ces recherches

que les attentes, les représentations et les attitudes adoptées par l'entourage social, notamment par les adultes parents et non parents, à l'égard des filles et des garçons sont très différenciées. Le simple fait de connaître le sexe d'un enfant, qu'il soit fille ou garçon, oriente les représentations que les adultes ont de lui. Dès la naissance, la perception et l'interprétation des conduites de l'enfant par les adultes dépendent du sexe annoncé, plus encore que de son comportement. Les garçons sont considérés a priori comme robustes, forts et bien bâtis, les filles comme fines, délicates et douces, même lorsque ces avis sont prononcés à propos d'un même bébé. Avant la naissance, les représentations que les futurs parents se font de l'enfant à venir varient selon le sexe de ce dernier. Le sexe est également un organisateur puissant des conduites, en particulier chez les parents dont les comportements révèlent une nette différenciation, que ce soit dans la mise en place de l'environnement physique, dans le fait de privilégier des interactions avec tel ou tel type d'objets ou encore d'encourager ou de censurer certaines conduites.

En dépit de l'évolution des mentalités, les univers dans lesquels évoluent les garçons et les filles sont très largement différenciés dès la naissance (jeux, aménagement de la chambre et habillement), avant même que les enfants soient en mesure d'avoir eux-mêmes des préférences. Les différences observées se rapportent directement aux stéréotypes traditionnels liés au genre. Mais c'est peut-être dans le cadre des relations entre parents et enfants que les différences d'attitude se font le plus sentir.

Lorsqu'on observe des parents et leur enfant en situation de jeu avec des jouets masculins, féminins et neutres à leur disposition, il ressort que les parents choisissent préférentiellement les jouets correspondant au sexe de l'enfant pour médier leurs interactions. Ils favorisent également les jeux physiques et moteurs chez les garçons, et sollicitent davantage les filles au niveau interactionnel, en passant par exemple plus de temps à susciter chez elles sourires, vocalisations et interactions sociales. Enfin, dans leurs pratiques éducatives, les parents ont tendance à encourager les activités et conduites traditionnellement considérées comme adaptées au sexe de leur enfant, et à décourager, voire à réprimander celles qu'ils jugent inappropriées. Dans la plupart des études, les parents apparaissent donc comme fortement différenciateurs, en particulier au cours de la deuxième année, même si certains résultats de ces études divergent. Le père se montre souvent plus attaché que la mère au respect des normes culturelles relatives aux rôles sexués, et ce d'autant plus que l'enfant est un garçon. Là encore, ces résultats doivent être nuancés : de nombreuses variables sont à prendre en compte dans le comportement différenciateur des adultes, comme leur adhésion plus ou moins forte aux stéréotypes sexués, et il faut également tenir compte de la pluralité des influences qui s'exercent sur l'enfant dans l'environnement familial (présence de frères et sœurs, exposition aux médias...)

Rôle de l'enfant

Si les adultes orientent les conduites des enfants, ils agissent aussi en réponse à des différences comportementales qui se manifestent entre les garçons et les filles dès leur plus jeune âge. Ainsi, si les garçons sont plus souvent portés et manipulés par les parents durant les trois premiers mois, ils pleurent davantage, dorment moins et sont plus irritables et difficiles à consoler que les filles, cet exemple témoignant de différences dans la réactivité et la régulation émotionnelle des enfants des deux sexes. Malgré une grande variabilité interindividuelle, des différences ont pu être également repérées : au niveau de l'activité motrice, les garçons sont plus toniques et ont un développement postural et locomoteur plus rapide ; au niveau des comportements sociaux, les filles manifestent très tôt un intérêt pour leur entourage social, qui s'exprime d'abord dans leur communication non verbale (regards, sourires, vocalisations), puis dans leur communication verbale, plus précoce que chez les garçons.

Devenir un garçon ou une fille suppose que l'enfant adopte les conduites appropriées à son sexe dans une culture donnée, mais également qu'il soit capable d'acquiescer et d'articuler différentes connaissances relatives à la catégorie sexe : différencier et identifier les personnes des deux sexes, se reconnaître en tant que fille ou garçon et connaître les rôles attribués à chaque sexe. La connaissance fine de ces traits et rôles masculins et féminins n'est guère achevée avant la pré-

adolescence, un premier niveau semblant néanmoins être atteint entre deux et trois ans : à cet âge, les enfants sont capables d'identifier verbalement ou de classer les personnes — eux-mêmes y compris —, ou encore de distinguer les attributs et les activités selon le sexe.

Ces connaissances semblent en outre être plus précoces encore quand des indices non verbaux sont utilisés pour les repérer : avant un an, les enfants manifestent une attention plus soutenue pour des visages ou des voix de personnes de même sexe qu'eux, ce qui indique qu'ils sont capables de les distinguer. Dès vingt-quatre mois, ils regardent plus longuement des photographies représentant des saynètes qui ne sont pas en adéquation avec les rôles sexués habituels.

Ainsi l'enfant traite-t-il et organise-t-il les informations de son environnement, y compris concernant la catégorie sexe, qui est particulièrement saillante.

Dans ce domaine, il est donc essentiel de considérer la construction de l'identité sexuée de l'enfant dans une perspective interactive où il est partie prenante de son propre développement.

fin